

HART CRANE

LE PONT

poème

traduit par Jean-Yves Cadoret

(extraits)

Mis en ligne le 21 septembre 2016

*De rôder par le monde,
et de m'y promener.*

Job, I,7

INTRODUCTION
(Thomas A. Vogler)

PROEME :
AU PONT DE BROOKLYN

I
AVE MARIA

II
FILLE DE POWHATAN
L'aube sur le port
Van Winkle
La rivière
La danse
Indiana

III
CUTTY SARK

IV
CAP HATTERAS

V
TROIS CHANSONS
Croix du sud
Jardin d'hiver national
Virginie

VI
COLLINE DES QUAKERS

VII
LE TUNNEL

VIII
ATLANTIDE

INTRODUCTION

[...] Sans chercher à remettre en cause son approche du *Pont*, je voudrais mettre le doigt sur une dimension du poème que Frank [Waldo Frank, qui écrivit la première introduction du *Pont*, en 1932 - NdT -] ne pouvait pas traiter, mais qui me semble devoir être le point de départ du lecteur d'aujourd'hui. D'une certaine façon, cette dimension constitue un plus pour nous. A contrario, il nous est devenu impossible de voir - et cela nous en dit beaucoup plus sur nous que sur le poème - le « message » de régénération optimiste que Frank nous promettait d'y découvrir un jour à coup sûr. Frank approche le poème en y cherchant « un thème ou une vision conscients, affirmés, qui ordonneraient les parties interactives du poème en un tout solide ». En ce sens, le thème conscient du *Pont* est évident ; c'est la note de foi extatique qui résonne dans le dernier texte, *Atlantide*. Mais il se trouve que ce texte a été écrit par Crane en premier. Le reste du poème a été écrit pendant cinq années douloureuses de lutte et de travail de création, avec l'objectif d'*atteindre* la fin entrevue. Occulter ou condamner pour vice de forme la douleur et le doute qui hantent le poème, et prendre pour une manifestation de foi ce qui n'était au début qu'une tentative pour trouver foi dans la vision, revient à polariser les réponses possibles au poème - à le réduire à l'écho de notre propre optimisme si nous avons la chance d'en avoir, ou à une extravagance poétique si nous nous rangeons du côté des sceptiques.

Toutefois, si on aborde *Le Pont* sans l'intention d'y trouver à terme une réponse, il est possible d'y trouver un thème ou un principe unificateur qui parle au plus grand nombre. On peut grossièrement décrire ce thème comme la quête d'une vision mythique, plutôt que l'expression précise, symbolique, d'une vision ancrée dans la tête du poète. La vision qu'il recherche est celle qui installera un futur d'espérance en face d'un présent de désolation ; celle qui, fondée sur l'intuition d'un passé glorieux, lance un pont entre ce passé et le futur espéré en dépit du présent. Le poème est hautement subjectif dans sa langue et son contenu, et la raison en est que sa quête est une quête personnelle, la recherche par le poète d'une vision qui réponde à ses propres besoins. Mais comme ses prédécesseurs romantiques, surtout Blake, qu'il plaçait au-dessus de la plupart des poètes, Crane considérait que le problème du poète n'était qu'un reflet du problème central de la société dans laquelle il vivait, et que la solution qu'il y apporterait - s'il la trouvait - aurait des conséquences bien au-delà de sa propre vie.

Pour lutter contre la routine étroite et décourageante de l'aller-retour quotidien Brooklyn-Manhattan, le poète développe sa quête, élevant les aspects légendaires du passé au rang d'éléments encore vivables du présent, de signes d'espérance sur lesquels fonder un regard positif sur le futur. Ce n'est pas par hasard que des images d'arc en ciel apparaissent tout au long du poème ; car la traversée de Noé vers le futur, après que les flots divins aient détruit tout le mal du présent, symbolisait pour Crane la puissance inflexible et la bonté d'une force supérieure qui présiderait à nos destinées. L'arc en ciel est ainsi à la fois l'image visuelle d'un pont perçu concrètement - bien que symbolique - et un symbole d'espérance pour les hommes qui sont assiégés par le péril du présent. La citation de *Job* sur la page de titre n'est pas une référence fortuite : Crane en effet se voyait lui-même, comme Job, en proie au doute et au désespoir, essayant d'alimenter une foi que seule pourrait à la fin

confirmer le Verbe d'une voix dans la tempête. C'est Satan qui vient vers Dieu, « De rôder de par le monde, et de s'y promener, » et Crane est comme Satan, séduit par lui-même au point de renoncer à sa vision, en espérant pourtant qu'elle est vraie, comme dans la prière de Job.

Si nous envisageons le poème comme la traduction du besoin du poète d'être constamment rassuré dans sa quête, nous y découvrons de nouveaux niveaux de lecture. Dans la troisième partie, *Cutty Sark*, la parade des clippers n'est pas là simplement pour conforter la prédiction transparente d'une nouvelle Atlantide. Le poète a fini sa journée de travail ; la pièce qui fait marcher le jukebox est tombée ; l'aube se lève derrière la Statue de la Liberté. Il se prépare à rentrer chez lui par le pont, mais ne peut aller au bout du voyage parce qu'il n'a pas encore trouvé le Verbe qu'il cherche. A défaut, il feuillette un catalogue de clippers qui eurent leur heure de gloire mais sont aujourd'hui tombés dans l'oubli. Le ton inquiétant, défait, rend ici difficile à voir combien « le poète est de nouveau dehors, tourné vers la mer », à moins qu'il se tourne vers la mer pour se perdre dans le temps avec le *Rainbow*, le *Leander* et les autres gloires qui « ne sont plus ». De la même manière, dans la quatrième partie, *Cap Hatteras*, Crane fait clairement la différence entre le Whitman joyeux Flâneur sur la Route Ouverte, et le Whitman qui vivait dans la tragédie de la Guerre Civile. C'est ce dernier qui lui permet de voir des « Pâques de vive leur » dans la chute de l'avion vers sa destruction, reliant la Première Guerre Mondiale et la Guerre Civile par le fil de la sinistre réalité qu'il faut affronter avant d'atteindre la vérité.

La crise finale du poème survient dans *Le Tunnel*, avec l'apparition de Poe, qui contemple le poète dans le reflet de son propre visage sur la vitre du métro. C'est « la trappe du métro, promesse d'un prompt retour », qui concentre toute l'horreur du monde moderne en un enfer mental que le poète doit traverser, comme Enée et Dante avant lui, avant le trouver le Chemin de l'Ouest. Poe n'est pas le prophète d'une technologie qui aurait anticipé le moyen de fabriquer la vision de Whitman, mais un cobaye. Dans ces « fissures entretissées de l'esprit », Crane assigne à Whitman le rôle de témoin de son expérience, tandis qu'il trouve dans la dernière nuit d'agonie de Poe une plus grande proximité avec sa propre situation affective.

*Et lorsqu'ils ont traîné ta chair cisailée de haut-le-cœur,
Tes mains qui tremblaient cette nuit là dans Baltimore -
Cette ultime nuit dans la tournée des bureaux de vote, as-tu
Entre deux secousses, as-tu refusé de prendre le ticket, Poe ?*

Le poète est à deux doigts de perdre complètement sa foi et il se demande - mais il ne le saura jamais - si Poe a perdu la sienne dans des circonstances comparables. Ce que le poète doit porter avant de pouvoir délivrer au monde son message de foi, est sa souffrance personnelle. Et il doit la porter sans la béquille de la convention poétique et sans « souscrire une élégie » à l'orthodoxie religieuse. C'est le moment le plus intensément personnel du poème et pourtant, comme au dernier moment de l'agonie du Christ, on peut y voir la prise en charge par le poète du fardeau de nos maladies mentales collectives sans aucune assurance de résurrection.

Lorsque le poème atteint enfin sa conclusion dans *Atlantide*, nous sommes en mesure d'entendre au cœur du « psaume de Cathay » la note du doute qui lui donne le caractère d'une urgence désespérée plutôt que celui d'un final triomphant. « Retiens ton chantre sur les eaux ! », supplie-t-il, comme s'il était conscient que cette vision qu'il essaye de mettre au monde courait le risque de disparaître une fois de plus au moment de l'enfantement. « Est-ce Cathay » demande-t-il dans la strophe finale, que célèbrent les « cordes orphiques » ? Comme Orphée qui perdit Eurydice lorsqu'il se retourna pour la regarder, le poète peut perdre cette vision avec la petite mort de l'extase poétique. Les « torons de l'arche du chant », « les espars bourdonnants » et les « carillons » en réalité laissent place, au moment où la question se pose, à des murmures ambigus et indéchiffrables. Le poète conclut sur l'aveu qu'il ne saura jamais si, oui ou non, « les cordes » ont « accouché d'un dieu ».

Crane s'est constamment décrit, pendant qu'il écrivait le poème, comme étant « au milieu du *Pont* », et il a noté quelque part que son poème, comme la structure physique dont il tirait son nom, « a commencé des deux côtés à la fois ». Implicite dans le poème définitif est l'idée qu'un pont possède deux extrémités, et qu'une fois terminé, son commencement devient sa fin. Aussi le poème n'est-il pas la somme des marches vers un sommet, difficile à imaginer mais finalement atteint grâce à l'affermissement de la parole. Il n'est qu'une tentative pour décrypter les régions du ciel, l'enfer et le purgatoire qui sont dans la tête du poète ; pour trouver la bonne perspective à partir de laquelle embrasser ces régions, et la discipline efficace qui permettra de l'emprunter. La quête emprunte simultanément le temps, de Colomb à Brooklyn, et l'espace, de « la fine lisière de l'infini » aux profondeurs du tunnel ; pourtant, elle reste rivée à la propre conscience du poète, qui résonne d'abord comme la musique des sphères, mais en écoutant de plus près devient « Antiphonaire de murmures dans l'azur ».

Dans un poème postérieur, *La Tour Brisée*, Crane exprime en deux strophes l'essentiel de ce qu'il a essayé de dire dans *Le Pont* :

*Ainsi c'est bien moi qui entrai dans ce monde recru
Pour suivre le cortège chimérique de l'amour, sa voix
Suspendue dans le vent (j'ignore où elle se ruait)
Et pour défendre, un temps, chacun de mes choix sans lendemain.*

*J'ai répandu ma parole. Était-elle cousine, était-elle au diapason
De ce monarque, de ce juge de l'espace
Dont la cuisse aguerrit la terre et frappe un Verbe cristallin
Sur les plaies promises à l'espoir - offertes à la détresse ?*

Le Pont est le récit de la tentative du poète de « défendre chacun de [ses] choix sans lendemain », et l'épanchement de sa propre parole plutôt que le recueil du Verbe définitif. Il assume la paternité de sa propre parole, sans jamais être sûr qu'elle soit apparentée à l'autre Verbe. Il ne peut que construire une tour brisée tendue vers « les ailes visibles du silence semé / Dans les cercles de l'azur » : *Le Pont*, échouant à remplir sa fonction de pont, est cette tour brisée [...].

1970
Thomas A. Vogler

AU PONT DE BROOKLYN

Combien d'aubes, au premier frisson de son réveil,
Le verront pivoter sous l'aile de la mouette qui plonge
Et, déroulant les anneaux blancs du tumulte, érige
La Liberté sur les eaux enchaînées de la baie -

Puis disparaît dans une courbe pure
Comme une voile fugace qui traverserait
Une enfilade de chiffres
- Et les ascenseurs du jour nous déposent...

Je pense aux salles de cinéma, à leur magie panoramique,
Au public fasciné par la scène formidable
Qu'il découvre, qu'il va colporter
Et que d'autres sur le même écran vont voir.

Et Toi, enjambant le port d'un pas argenté
Comme si le soleil se calait sur toi, sans prendre pourtant
L'entière mesure de ton élan -
En sorte que tu demeures ta propre liberté !

Surgi d'un tunnel, d'une cave ou d'un appartement,
Une folle accourt à tes parapets,
S'y penche un instant, un cri aigu jaillit de sa chemise gonflée comme un ballon,
Auel répond la plaisanterie d'une roulotte de chantier.

Au pied du Mur, de la poutrelle dans la rue midi fait eau,
Dent arrachée à l'acétylène du ciel.
Tout l'après-midi tournent les mâts de charge traversés de nuages...
Tes câbles respirent le calme de l'Atlantique Nord.

Et, obscure comme le paradis des Juifs,
Ta récompense... L'accolade que tu donnes
Mieux que le temps anonyme :
Sursis vibrant, pardon accordé.

Ô harpe et autel, fondus dans l'enthousiasme,
(Comment le simple labeur des hommes a-t-il pu aligner de telles cordes vocales !)
Seuil terrifiant gagé par le prophète,
Prière de paria, cri de l'amant, -

A nouveau les feux rouges glissent sur ton alphabet
Sans fin, le souffle frais des étoiles
Guide ta route - condensent l'éternité :
La nuit se lève entre tes bras.

Je demeurai longtemps dans ton ombre le long des jetées ;
C'est à la nuit que ton ombre s'éclaire.
Les parcelles de feu de la Ville se défont
Tandis que la neige baptise l'année de fer...

Ô sans relâche comme ta rivière,
Par-dessus la mer et l'herbe rêveuse des prairies,
Penche-toi sur nous, tes ouailles, viens
Faire de ton ciel navire un mythe pour Dieu.

I

AVE MARIA

*Venient annis, saecula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet et ingens pateat tellus
Tiphysque novos detegat orbes
Nec sit terris ultima Thule.*

Sénèque

AVE MARIA

Garde-moi ta confiance, Luis de San Angel - maintenant
Que les marées vont m'arracher
Au monde que je porte, ô toi qui tint les rênes de ma requête
Dans le cœur généreux de la Reine aux jours de doute ;
Car je sais à présent ce qu'aucune parole parjure
De clown ou de sage ne pourra détruire ou nier ; -
Et toi la tienne, Juan Perez, dont la recommandation triompha
De la peur et de la cupidité, - je vous ramène Cathay !

*Colomb,
seul, tourné
vers l'Espagne,
invoque la
présence de
deux fidèles
partisans de
sa quête...*

Les vagues montent à la brune sur la muraille luisante ;
Valvules de la mer, - boucles, tendons
Moutonnant et roulant, abreuvant de béants
Corridors qui sans cesse s'effondrent.
Et sans cesse la caravelle rouge de soleil laisse retomber
Derrière nous la lumière... Il fait jour là-bas -
Où nos empires indiens s'éveillent à découvert,
Et pourtant perdus, tous, que cette quille enfin les atteigne !

Je pensais à Gênes ; et à cette vérité, maintenant prouvée,
Qui me jeta en exil dans ses rues et m'enhardit
Comme jamais - guettant sous la lune
L'aube où allait apparaître pour la première fois cette fine frontière
- Le grand continent des Chan... Puis à la foi, non la peur
Qui me soulevait à mesure qu'on approchait... J'entendis le ressac -
Souffle coupé, sur le qui-vive - et je vis
La première palme s'élever sur la première colline dans la lumière.

Et je rentrai en moi. Et ils sortirent vers nous en criant :
« Les Grands Oiseaux Blancs ! » (O Madre Maria, fasse
Qu'un de ces navires revienne sain et sauf,
Que le bleu pur de ton manteau nous protège !)
Et nous jetâmes par-dessus bord, flottant dans un casque,
Procès-verbal de tout, avant de fuir à sec de toiles ;
Plus tard les ouragans pourraient revendiquer de meilleurs gages...
Car ici, entre deux mondes, un troisième, sans pitié,

Un monde d'eau, met le verbe à l'épreuve : ici
La mutinerie s'ajoute à l'inquiétude pour éteindre
La joie, et l'ombre tranche l'engourdissement du cœur
Comme le cimenterre du More que son élan
Emporte plus loin que la chair.
Pourtant sous le fouet de la mer et les nausées
Un sanglot profond, à peine audible, défie l'abîme,
S'appuie sur le vent pour prendre mesure des vagues,

Encore et toujours, à l'infini, - et les yeux
Grand ouverts sur la houle sombre crient famine - qui encerclent
Cette rondeur qui tourne, ce croissant refermé
Sur des pointes de feu et zébré de flaques de lumière
Comme les perles murmurantes aux doigts du Doge
- Pourtant nulle folie de bijoux ! O Fernando,
Sur ces rivages d'est, en ces mers d'ouest,
Mais garde-nous pitié de ton Dieu et de ta Vierge !

- Prends d'assaut la plénitude, et tu verras
Sous le vent Isaïe dénombrer la famine.

* * *

Une herbe, un rameau perdu entre les dents de sel,
Des algues pétrifiées qui hérissent le rivage - demain
Peut-être la lune nous dévoilera-t-elle la Barre de Saltes -
Et Palos enfin - terre délivrée d'une longue guerre.
Un Angélus sonne dans l'arbre des cordages ;
La proue sombre s'ébroue dans les eaux sombres qui l'assaillent.

* * *

Ô Toi qui sommeilles en Toi-même, là-bas
Comme l'océan par le travers du navire de la vie et de la mort,
Dont le poulx d'écume cherche désespérément
Dans l'amour de toi ta parabole d'homme -
Inquisiteur ! inconnaissable Verbe
De l'Eden et du Sépulcre clos,
Dans tes savanes d'altitude, feu bleu,
Souffle à la solitude que la voile dit vrai.

Toi qui broies l'aviron, et disputant le mât
Signes l'holocauste des navires, ô Toi
Au rythme primordial de qui palpitent
Les scintillants royaumes du Gange -
Toi qui nous salues par le feu de Saint Elme
Et le grenat de Tenerife - tu l'enflamas à un nuage
Pour nous frayer dans la nuit un passage vers les Chan -
Te deum laudamus, pour tes deux bijoux !

De toute cette immensité que le temps explore,
Aiguille sous l'œil, nord suspendu, -
Déduisant la route et ses écarts, foi
Et pur décret du banc caché :
Cette configuration que ta nuit fournit
De la Lune à Saturne dans une roue de saphir :

II

FILLE DE POWHATAN

« - Pocabontas, une gamine jolie mais effrontée, d'une douzaine d'années, entraîna les garçons au marché, leur fit faire la roue et le poirier, et les suivit, en faisait la roue elle aussi, nue, tout autour du fort. »

L'AUBE SUR LE PORT

Forant obstinément le sommeil - marée de voix -
Ils finissent par t'atteindre, à mi-chemin du rêve,
Ces longs sons fatigués, ces bruits que le brouillard isole :
Gongs en surplis blancs, plaintes drapées dans un linceul,
Chuintement lointain des cornes de brume... voile de signes.

*depuis quatre siècles
et plus... ou bien
est-ce au
rivage silencieux
du sommeil que
le temps*

Alors un camion fait résonner les quais
Tandis qu'un palan se met en branle sur un pont ;
Ou c'est le cri et les coups sourds d'un docker ivre
Qui montent en écho d'une ruelle sous le fin rideau de neige.

Et s'ils t'arrachent à ton sommeil parfois
Ils le redonnent aussi. Les manches douces des sons
Habillent le port dans l'obscurité, sur l'oreiller de la baie ;
Quelque part à côté dans le vide une vapeur

Se dilate en vapeur, et s'égare, part
- Bousculée par les coups de sifflets stridents, tourbillonnant
Parmi les bouées à vent - à la dérive. Le ciel,
Frais repli d'aile, suspend, distille
Le sommeil berceur... Lentement -
Depuis toujours la fenêtre, la chaise à moitié nue
N'attendent rien d'autre que ce fourreau d'air blême.

Et toi à mes côtés, sanctifiée par les sirènes à présent
Qui chantent pour nous et nous surfilent à la clarté du jour -
Toi doucement, avant que le jour ne sollicite nos yeux,
Dont les bras frais se tendent vers moi dans un murmure.

*réveille
ton amour,
là dans un
rêve qui lève
et va mêler
ta semence*

Tandis que mille paumes de neige se pressent aux carreaux -
*tes mains dans mes mains sont réelles :
ma langue dans ta gorge - tes bras sur moi
refermés chantent ; tes grands yeux
sombres
boivent l'aube -
une forêt frémit dans tes cheveux !*

La fenêtre lentement blondit. Clarté de gel.
Aux tours Cyclopéennes qui se dressent en face sur Manhattan
Deux, trois fenêtres clignent des yeux, lancent le disque
Du soleil - là-haut vers les mouettes froides.

- avec qui ?

Le brouillard se penche encore un peu sur le seuil.
Sous le gui des rêves une étoile -
Comme pour nous rejoindre d'une île lointaine -
Se tourne vers l'ouest qui s'éveille et retourne à sa nuit.

*Qui est cette
femme dans
l'aube à nos
côtés ?...
quelle est
cette chair
que nous avons
foulée ?*

VAN WINKLE

Le macadam, gris canon comme une cuirasse de thon,
S'élançait de Far Rockaway vers le Golden Gate :
Ecoute ! les miles qu'une vieille mouline -
Mile après mile se déployaient en arpegges d'or.

*Les rues se déroulent
devant les magasins
et les usines, gagnées
par son sourire
et le soleil...*

Il y a bien longtemps, lorsque tu sortais en courant de l'école,
- A cette heure-ci, mais plus loin dans l'hiver -
Tu marchais avec Pizarre dans ton cahier,
Et Cortès à cheval débouchait de partout -
Sans désemperer, comme le café dans la gorge - de là-bas aussi !

La joue de Priscilla t'accompagnait dans le vent,
Avec le Capitaine Smith, tout barbe et assurance,
Et Rip Van Winkle, qui scrutait la route -
« Sommes-nous bien dans le Val sans retour, mon ami ? » Et alors -

*Et Rip oublia les heures de bureau,
il oublia la paye ;
Van Winkle balaye un appartement
plus bas sur l'Avenue A, -*

*Comme la Mémoire,
cette vagabonde
du temps, qui te
prend par
la main...*

Raconte l'orgue de barbarie... Souviens-toi, souviens-toi
Du tas de cendre au fond de l'arrière-cour
Où nous nous battions avec la famille du jeune
Garter, des serpents qui s'y cachaient... Et nous lancions
Des avions dont les ailes de papier tenaient
Avec des rubans... Souviens-toi - souviens-toi

des langues rapides

Qui pointaient sous le tas de braise jour
Après jour et lorsque ton tisonnier découvrait
Des brins de soleil inattendus -
Leur éclair est toujours là, net comme le feu.

*Et Rip se faisait lentement à l'idée
que lui, Van Winkle, n'était pas d'ici
ni d'ailleurs. Il s'éveillait en jurant qu'il avait vu Broadway
comme une guirlande de marguerites des Catskill en Mai -*

La mémoire est-elle, boîte à musique
Ou parfum de fleurs dans un verre -
Ce fouet qu'un matin de printemps
Mon père me fit d'un rejet de lilas,
Ou ce sourire Sabbatique, inconscient
Qu'un jour ma mère me ramena de l'église,
Une seule fois, je m'en souviens - ?

Elle tombait à gros flocons, à l'aveuglette
Mais elle s'arrêta à la porte, et disparut
Avant que j'ai quitté la fenêtre. Elle
Ne revint pas pour m'embrasser dans le couloir.

Le macadam, gris canon comme une cuirasse de thon,
S'élançait de Far Rockaway vers le Golden Gate...
Accroche-toi à ce jeton de parc-mètre, Rip -
As-tu trouvé le *Times* ? -
Fais vite, Van Winkle - il se fait tard !

LA RIVIERE

Colle ta patente sur un panonceau
frère - bien visible - vers l'ouest - jeune homme
Tintex - Japalac - En route pour de bon, Bleus de travail
et désir de voir du pays ! sous les dernières affiches lacérées
du théâtre - que vois-tu Bert Williams ?
Les chanteurs ambulants déguisés en nègres
Ne me laissent que l'aile du poulet que tu as volé, on est à
Erie, sinon tout près de
Mazda - et la nuit télégraphique tombe sur Thomas

*...et sur les
décombres
des anciens
cris de guerre -*

Ediford - un fanal de tête fond sur les rails
à la vitesse du sifflement - te rends-tu
compte - un EXpress fabrique du temps comme
LA SCIENCE - LE COMMERCE et le VENERABLE FANTOME
DE LA RADIO RUGIT SOUS TOUS NOS TOITS LE POLE NORD
WALLSTREET ET LA NAISSANCE DE LA VIERGE SANS PIERRES
NI FILS NI MEME DE TORrents entre les oreilles,
plus de sermons rugis aux fenêtres
entre deux souffles - si tu veux... hein ?

Ainsi le vingtième siècle - au sifflement
du Limité - passa en rugissant, laissant
trois hommes affamés sur les voies, qui n'arrivaient pas
à quitter les yeux les feux arrière qui diminaient en se rapprochant et dans une glis-
sade finirent par disparaître.

* * *

Le dernier ours, abattu tandis qu'il buvait dans les Dakotas
Courait à pas souples sous les fils tendus entre les rives du torrent.
Des instruments sophistiqués, conçus pour être précis à vaste échelle
Relient les villes et le rêve à l'horloge du rêve.
Mais des hommes prennent leur alcool sans hâte - et comptent
- Ils n'avoueraient pourtant nul rosaire ni indice -
Les minutes de la rivière à l'aune de l'année du ruisseau.
Sous un monde de sifflements, de fils et de vapeur
Pareil à une cambuse, ils traversent en ruminant
L'Ohio, l'Indiana - aveugle bagage -
Inventant à Cheyenne une rime... Peut-être Kalamazoo.

*t'entraîne vers ceux
dont les adresses
ne sont jamais d'ici*

Avec les lambeaux du temps, les mélanges du temps, ils fabriquent des phrases
 Semblables au décompte du feu et de la neige ;
 Ils offrent l'étrange savoir des oiseaux, qui est dans l'œil
 Des vents sans remparts, en chantant tout bas
My Old Kentucky Home et *Casey Jones*,
Some Sunny Day. J'ai entendu une bande de chemineaux les chanter.
 L'un d'entre eux, celui qui avait des yeux d'enfant - dit :
 « Jésus ! Je me souviens des jours du melon d'eau ! » Et il prit
 Les airs dans un nuage de gaieté bruyante,
 « - Et lorsque souriait ma Tante Sally Simpson », ajouta-t-il d'une voie traînante -
 « C'était presque la Louisiane, il y a longtemps. »
 « Il n'y a pourtant pas de meilleur endroit que Booneville, Buddy, »
 Dit un autre, en sortant de son gilet un poinçon tout neuf,
 « - Pour pêcher la truite le matin. » Puis, ouvrant la boîte de conserve,
 « - Mais j'ai laissé sa gare derrière moi. » Possédé, résigné,
 Il balaya le feu du pied pour l'éteindre, la tête ailleurs, et fit la grimace
 En se frisant les poils de la barbe...

Derrière

Les bâtiments de la fabrique de conserves de mon père je voyais souvent
 Des squatters du rail, rangées de nomade raillerie,
 Des hommes d'autrefois - vagabonds sans femme ou
 Partis sans laisser d'adresse sans cesse à la conquête
 D'un empire sauvage de rails et de wagons à bestiaux.
 Ils avaient l'air d'enfants, comme moi, sur un perchoir sans autre fil
 A la patte que l'enfance, comme dans un jeu qui allait durer toujours.
 John, Jake ou Charley, sautant sur un wagon au ralenti
 - Entre Memphis et Tallahassee - à cheval sur les bielles,
 Aveugles boules de vide, petits bonshommes d'argile.

Et pourtant ils touchent quelque chose qui ressemble à une clé.
 D'un pôle à l'autre à travers collines, états
 - Ils découvrent un corps sous la longue pluie ;
 Gosses aux yeux de fjord, vieux vauriens
 Parlant le jargon des parieurs - point dans l'immensité
 Qui les dissimule, découvrant sa poitrine au loin
 Que la neige argente, vert sumac ou bleu fumée -
 Ce corps qui frôle les dormeurs de la vallée, en route vers l'ouest ou le sud.
 - J'ai arpenté, moi aussi, les minuits pleins de rumeurs,

*mais qui l'ont
 touchée,
 sans connaître
 son adresse*

Et dans le cercle que dessinait la fine flamme de la lampe
 (Ô nuits qui m'apportaient son corps nu !)
 J'ai rêvé sur les signes qui tissaient son nom.
 Clameurs de trains crevant les longs blizzards - j'ai entendu
 Une plainte au loin que j'ai sue être la sienne.

Des papooses en pleurs dans la longue crinière du vent
Zébraient la tête de dynasties de peaux rouges hurlants,
- Echos des morts ! Mais je savais que son corps était là,
Avec le temps autour de ses épaules comme un serpent, et les ténèbres
Et l'espace comme une aile d'aiglon lui caressaient les cheveux.

Au pied des Ozarks, surplombés par la Montagne de Fer,
Les anciens dieux de la pluie reposent dans le linceul des étangs
Où des poissons aveugles s'inclinent sur une fontaine engloutie
Et rapportent du maïs volé aux corbeaux querelleurs.
Ces larcins constituent leur pitance immémoriale
Et leur attirent les bonnes grâces de la haute futaie foudroyée
Par le fer, le fer - toujours la justice du fer !
Ils somnoient à présent, sous la hache et la corne à poudre.

*ni les mythes
de ses pères...*

Et l'acier luisant du Pullman du petit déjeuner qui glisse
Du tunnel vers les champs - le fer chevauche la rosée -
Enjambe la colline, danse roue contre roue.
Tu as une demie heure d'attente à Siskiyou,
Ou bien tu y passes la nuit et prends le train suivant.
Au sud, à côté de Cairo, tu verras
L'Ohio qui se perd - en donnant naissance au Tennessee ;
Et si tu passes en été à l'heure où le soleil se couche
La brise t'apportera peut-être le parfum de musc de la Rivière
- Ses eaux te soufflent une chanson familière
Memphis Johnny, Steamboat Bill, Missouri Joe.
Oh, penche-toi à la fenêtre, dès que le train ralentit,
C'est comme si tu serrais les mains d'un vieux clown,
- Garde un instant les yeux fixés dans le vide sous toi
Et fredonne avec elles *Deep River* tandis qu'elles passent.

Oui, retourne-toi et respire encore une fois - regarde,
Ô Shérif, Garde-frein et Autorité -
Enfile ton pantalon et croque une nouvelle chique,
Car la Rivière sans fin t'appelle, toi aussi.
Et il en est peu qui échappent à leur destin ;
Ils sourient toujours avec superstition de ce qu'ils sont.
J'ai cru qu'il plaisantait à la porte du ciel -
Dan Midland - que secouait le patin froid du frein.

En bas, en bas - nés pionniers en dépit du temps,
Tributaires noircis d'un ancien courant -
Leur foi inébranlable ne les mène à aucune frontière,
Ils dérivent immobiles, comme aux rives du Jourdain.

Tu ne l'entendras pas comme on entend la mer ; pas plus que la gravité
Ne fait taire la pierre... Mais lentement,
Comme à contrecœur, pour recevoir un plus grand tribut - glissant face contre terre
Comme ceux dont les yeux sont depuis longtemps dans la tombe

La Rivière coule, s'étale - et vide ton rêve.
Qui es-tu, que l'absence de marée ensorcèle ?
Tu es le père de ton père, et le courant -
Un thème liquide hanté par des nègres noyés.

Tonnes d'eau et marche alluviale des jours -
Nuits bourbeuses, aux veines envasées
Encombrées de racines arrachées à l'argile des moraines :
Le Mississippi s'abreuve aux vallées les plus reculées.

Ô passion d'orpilleur, soleil dans le ressac !
La surface de basalte charrie une grâce de jungle
Ocre et rayée comme un lynx dans sa longue vigueur ;
Patience ! tu atteindras la terre promise !

Sur les os de De Soto les bacs chargés
Vibrent en traversant le Cité historiée de trois trônes.
Deux méandres plus bas le Mississippi se déverse
(Hautes côtes de fer des lagons de sel)

Et plonge en lui-même, se libère à grands flots.
Tout disparaît sous la fine couronne de l'horizon... En aval
La dernière étreinte est celle de la mer piquante ;
La Rivière se lève seule de son long lit,

A la charnière de ses rêves, lueur moutarde
Que l'histoire torture, son seul souhait - couler !
- La Passion se déploie en lentes et vastes langues qui s'étranglent,
A la rencontre du Golfe, sous de silencieux hosannas.

LA DANSE

Avec sa rouge chair vive, dans l'hiver roi -
Qui tint la main de la reine glacier dans sa descente du ciel ?
Elle a parcouru les canyons hennissants tout le printemps ;
Elle a dressé les bras ; levé comme le maïs - pour mourir.

Et dans l'aridité de l'automne, quelles mains bronzées
Avec une rigueur toute minérale ont exhumé la pierre
D'où les anciennes prières faisaient couler les sables de la mesa ?
Il brandit le perpétuel trône pâle du crépuscule.

Nous avons vu les sommets mythiques refluer - à contrecœur,
Bousculés par le destin, dans un vert plus intense.
En guise de salut ils nous firent prêter serment sur nos flèches :
Les années depuis se sont succédées, incorrigibles...

Il y avait un lit de feuilles, un élan brisé ;
Il y avait un voile sur toi, Pocahontas, fiancée -
Ô Princesse dont le sein brun était un Mai virginal ;
Tes flancs et tes yeux de fiancée cachaient une fauve fierté.

J'ai laissé le village derrière le bois de cornouillers. A côté du canoë
Que le courant aspirait vers le bief du moulin, j'ai vu
Filer le fin croissant de tes cheveux, et la première phalène
Bleue du soir s'envoler sans bruit.

Les chaînes joueuses que l'eau tissait et rejetait !
J'appris à saisir le murmure de lune de la truite ; j'ai
Oublié les heures en me laissant dériver,
Et j'ai fini par voir ce jeune croissant fuyant mourir -

Puis une étoile solitaire, qui se balançait, prit sa place,
Ventousée aux mélèzes de la passe montagnaise -
Et l'aube immortelle se mit à perdre son sang.
J'ai laissé mon bateau lisse brouter l'herbe de la rive...

Je pris le sentier de portage, puis choisis
Un abri dans une vallée reculée ; mais ne pus m'arrêter.
Mes pieds fendaient les toiles liquides des flots d'altitude ;
Une voile blanche claquait au sommet.

*Alors tu la
verras vraiment
- ton sang
se souvenant
de la première
invasion de son
secret, de ses
premières rencontres
avec sa lignée,
de son amant
qui était un chef...
et dont l'ombre
hante lacs
et collines*

Ô Printemps des Appalaches ! J'ai gagné la corniche ;
Abrupt, inaccessible sourire qui s'ouvre à l'est
Et rejoint le nord dans la fossette violette
Des Adirondacks ! - sous la baguette de l'azur,

Combien de falaises, de lacs et de torrents ai-je contournés !
- Et je me suis reconnu dans des ombres prémonitoires : -
Des touffes de tepees gris sur des monticules bleus,
Dont les fumées s'élevaient dans une clairière de châtaigniers jaunes...

Un nuage au loin, bourgeon d'orage - cela grandissait,
Comme une couverture sur le ciel : sur des pieds matelassés,
- Je l'entendis prendre son rythme, -
Siphonner l'étang noir à la chaude racine du cœur !

Le cyclone bat le grain dans sa turbine,
Ailes d'aigle qui plongent dans le dos ;
Apprend à saluer, Maquokeeta ; apprend le meilleur de la mort ;
- Tombe, Sachem, comme le mélèze !

Un bouleau s'agenouille. Ses doigts sifflants volent.
Un bosquet de chênes fait cercle dans un fracas de feuilles ;
La longue plainte d'une danse est dans le ciel.
Danse, Maquokeeta : Pocahontas est en peine...

Et chaque tendon s'élançe vers les cordes pincées
De l'éclair qui fait delta sur le sabre de tes cheveux.
Les dents se brisent comme des silex ; des crocs rouges
Et de grandes langues zèbrent l'air bleu...

Danse, Maquokeeta ! serpent en-deçà,
Qui se défait de sa peau, serpent au-delà ! Bourgeon, corne !
Etincelle, dent ! Homme-médecine, attendris-nous, ranime-nous -
Mets-nous à la cape, - que ta danse nous ramène au matin de la tribu !

Lances et assemblées : grondements de tambours noirs -
Ô vociférants remparts, - j'ai été moi aussi l'homme lige
Des arcs-en-ciel corroyeurs d'os vibrants.
J'ai vaincu la réalité, ma danse a exorcisé le siège !

Et cerné par les vautours, j'ai hurlé dans l'holocauste ;
Je n'ai pas pu arracher les flèches de mon flanc.
Torche vivante, j'ai vu de nouvelles escortes s'éveiller -
Dans un frisson, et monter à l'assaut des collines comme une marée.

J'ai entendu tes bras lutter contre la lave silencieuse,
Et la bave des bois du cerf crocher la gorge du corbeau ;
Les bouillonnantes cataractes de feu du ciel
Allumèrent tes anneaux de cheville aux ornières du crépuscule.

Ô, pareil au lézard en plein midi
Qui abandonne ses pattes et ses couleurs au soleil furieux,
- Et ris, vrai serpent, égal du Temps, et lune
De son propre destin, j'ai vu le début de ta métamorphose !

Et je t'ai vu plonger pour embrasser ta destinée
Comme un blanc météore, sanctifié et confondu
Enfin avec tout ce qui est libre et parfait,
Là où les dieux de toujours gardent ta tente.

* * *

Devenu fibre musclée d'éclair, chaussée de tonnerre,
Quelles infinies saisons contemples-tu -
Quels bivouacs de tes frères massacrés,
Et ton immortelle fiancée dans les maïs !

Totem et pointes de feu, pyramide assoupie -
D'autres calendriers mettent à présent le ciel en meules,
Mais ta liberté reste sa largesse, Prince, au détour
Des sentiers qui t'étaient familiers pour saluer son passage.

Là-haut dans le Labrador le soleil frappe à désir
Ses rêves de neige sans paroles, la voici de nouveau
Torrent et arbre qui chante ;
Vierge pour les derniers hommes...

Vers l'ouest, l'ouest et le sud ! Les vents du Cumberland
Et les vents qui couchent l'herbe du llano dispensent
La sibilante chaleur de sa chevelure. Ses seins se rafraîchissent
Ô souffle aux pentes des vignes - en fleurs !

Et lorsque les caribous se penchent à la recherche de sel
Les flèches altérées s'élancent-elles ? Les andouillers donnent-ils
L'alerte, gâchettes d'étoile dans la voûte attentive
Du crépuscule ? - Ses sourcils parfaits épousent-ils les tiens ?

Nous avons dansé, ô Braves, nous avons dansé au-delà de leurs fermes,
Des clôtures dans le désert de cobalt réalisèrent nos vœux...
A présent la fervente prière est au creux de tes mains,
Avec l'aigle et le serpent dans les rameaux.

III

CUTTY SARK

*O, navires en bois d'autrefois
O, Téméraire perdus !*

Melville

CUTTY SARK

J'ai rencontré un homme dans South Street, grand -
une dent de requin tressautait sur sa chaîne.
Ses yeux trouaient l'herbe verte
- des lunettes vertes, ou bien c'étaient les lumières des bars
comme -

brillants -

VERTS -

ses yeux -

échelle de coupée - comme s'il avait oublié de vous regarder
ou vous avait laissé plusieurs blocs en arrière -

dans le juke-box hoquetait

« Nuits de Stamboul » - cocon de paroles sur la petite monnaie d'un inconnu -

O Rose de Stamboul - les rêves tissent la rose !

Sa voix Murmures de Léviathan,
et le rhum mettait Platon dans nos têtes...

« C'est le S.S. *Ala* d'Anvers - et souviens-toi mon gars
de me sortir d'ici à trois heures il part à l'heure.
Je ne suis plus très doué pour l'heure à force de veilles
mes pauvres yeux parfois se ferment » - ses mains osseuses
semblaient battre la mesure... « Un jour un baleinier -
Je dois veiller à l'heure et ne pas la rater - je suis un
Démocrate - je sais à quelle heure c'est - Non
je ne veux pas savoir à quelle heure c'est - putain
d'Arctique avec son blanc qui m'a fait perdre le sens des aiguilles... »

O Rose de Stamboul - les tambours tissent -

« J'ai été dans la soute au petit cheval jusqu'au Canal
de Panama - ça m'a suffi -
puis j'ai vendu de la quincaillerie dans le Yucatan - suées -
as-tu déjà vu le Popocatepelt - sa bouche sans oiseau
et ses flancs de cendres tamisées ? -

et la côte de retour... »

*Rose de Stamboul O Reine de corail -
poussières tenaces des os de la ville -
et galeries, galeries d'entrailles en fusion
pierre hargneuse - vert - tambours - noyade -
Chante !*

« - quel évenement ! » il pointa un doigt à travers la porte...
« O la vie est un geyser - magnifique - dans ma poitrine -
Non - impossible de vivre à terre ! »

J'ai vu des frontières s'allumer dans sa tête,
mais étaient-ce des frontières - parfois le sable s'écoule
le sable s'écoule - vers où - s'écoule le sable...
Et il met en branle un appareil blanc qui chante.
Alors on peut rire et danser autour de l'essieu -
acier - argent - on rue dans les brancards - on finit par savoir -

*ROSE ATLANTE tes tambours enrobent la rose,
une étoile brûlante flotte sur un golfe de larmes
où dorment ses soeurs par centaines -*

sans fin

tant que dure la petite monnaie - stop -
et ça repart -

Le vent tourmentait les montants de vannerie, entre
été danseur et rafraîchis les enfers...
Dehors un diable sur le quai manqua de le faire tomber
- il disparut du côté de Bowery tandis que l'aube
dévoilait la Statue de la Liberté - cette
torche qui nous éclaire -

Je pris la route du retour à travers le Pont...

* * *

Joyeuses futilités yankee, fées dans la plus haute tour, brillantes
réparties britanniques, habiles et
sauvages filles de la mer
que le printemps faisait fleurir - dressez, tissez
ces formes de lumière que mènent les vents du commerce...

*Doux opium et thé, Yo-bo !
Des sous pour les marouins qui soulignent la quille !
Les ailerons fouettent la brise du Japon !*

Voiles de lumière dans le ciel étiquetant la Ligne, clignotant autour du
Horn
vers Frisco, Melbourne...

Pennons, paraboles -
rêves indélébiles du clipper vagabond,
blanc souverain sur le bleu de la chance !

Eternel - *Cutty* - glorieux - *Sark* !
Thermopylae, *Black Prince*, *Flying Cloud* dans le détroit de la Sonde
- frangés d'écume, vos ventres débordaient les prairies vertes,
emprisonnaient les colères du vent, filaient vers le sud,

passé Java tomba le froid
(doux opium et thé !)
on vira pour se mettre sous le vent...

Courses à la meilleure route (91 jours, 20 heures et l'ancre jetée !)

Rainbow, *Leander*

(son dernier voyage fut une tragédie) - où êtes-vous

Nimbus ? et tes deux challengers -

courant de longs bords -

Taeping ?

Ariel ?

V

TROIS CHANSONS

En bas Sestos, Abydos en haut.

Marlowe

VII

LE TUNNEL

*Trouver le chemin de l'Ouest
Entre les Portes de la Colère.*

Blake

LE TUNNEL

Représentations, collections, curriculum vitae -
De Times Square à Columbus Circle les lumières
Canalisent les congrès, les séances de nuit,
Les réfractions de mille théâtres, les visages -
Mystérieuses cuisines... Tu les fouilleras toutes.
Un jour tu connaîtras par cœur toutes les scènes
Et assisteras au lever du rideau avec la haine au ventre ;
Tu découvriras le jardin mort au troisième acte,
Te prendras les genoux - et souhaiteras être au lit
Avec la rubrique faits divers des tabloïds sous les yeux.

Alors prends ton chapeau
et pars.
Comme d'habitude, - sans cesser
de marcher - étonne-toi
de voir l'aiguille sur le douze
et souscris une élégie
à ce que le temps détruit.

A moins que tu ne sois pas sûr de vouloir faire tout le trajet ;
Ne vaudrait-il pas mieux une bonne marche de dix blocks
Sous le métro aérien ? Et tu te retrouves
En train de battre des bras comme un pingouin, -
Comme d'habitude tu vas tomber dans la trappe de la fuite :
La trappe du métro, promesse d'un prompt retour.

Au moins plonge sans hésiter dans la ligne de nage des essaims qui quittent le Square
Pour revenir à la ruche, tandis que le Circle brille de tous ses feux -
Evite les portes tournantes de droite,
Où les yeux, prisonniers un instant de la boîte de verre, prennent peur
- S'attendant si peu à retrouver d'un seul coup la lumière :
En bas mets la pièce à côté du tourniquet
Dans la fente. La sonnerie déjà retentit.

Ainsi
ne connais-tu des villes
que les métros, rivières sous les rues
et les rivières... Dans la voiture
l'harmonique du mouvement
souterrain, et sa monotonie,
prennent la voix
des visages, pareillement souterrains -

« Prends ton crayon Jimmy - ils habitent maintenant
au Parc Floral
de Flatbush - le quatre juillet -
comme un pigeon qui rêve de boue - des pommes de terre
à arracher - traverser la ville - aussi -
nuit après nuit - la ligne Curver - toutes les filles
retrouvent la forme - c'était la règle - »

Nos langues se rétractent comme au mixeur du temps battu.
Les réponses poussent comme du vert-de-gris, ou les cheveux
D'un mort, sursis d'os ;
Et la répétition gèle - « Quoi

« qu'est-ce que tu veux ? que je transige ?
papa tordu ne réclame pas la monnaie - LE QUATORZIEME,
VRAIMENT ? elle a dit qu'il était six heures et demie - si
tu n'aimes pas mon portail pourquoi te
balances-tu dessus, pourquoi *que tu*
te balances dessus
n'importe comment - »

De toutes façons n'importe comment -

Les phonographes de l'Enfer dans la tête
Sont des tunnels qui se rembobinent tout seuls, et l'amour
Une allumette brûlée qui flotte dans une pissotière -
Quelque part au-dessus du Quatorzième PRENDS L'EXPRESS
Pour chasser la douleur qui s'apprête -

« Mais je veux un bureau dans ce service, j'ai dit
UN BUREAU - après
le spectacle elle s'est mise à pleurer mais - »

A qui appartient cette tête qui se balance à la poignée tendue ?
A qui appartient ce corps qui fume contre la barre mordue,
Eclat de braise sous
Les crevasses entrecroisées de la cervelle, -
Bouffée de souche fendue sous
Les fissures entretissées de l'esprit... ?

Et pourquoi faut-il que je me retrouve ici face à ton visage,
A tes yeux qui brillent comme des agates - encore et toujours
Sous les pubs de dentifrice et de shampooing anti-pelliculaire ?
- Et est-ce que leurs yeux qui te suivent,
Est-ce que leurs yeux te suivent comme des soucoupes sales ?
Et la Mort, là-haut - qui scrute à travers toi
Comme une géante - à ma recherche, Ô désormais !

Et lorsqu'ils ont traîné ta chair cisailée de haut-le-cœur,
Tes mains qui tremblaient cette nuit là dans Baltimore -
Cette ultime nuit dans la tournée des bureaux de vote, as-tu
Entre deux secousses, as-tu refusé de prendre le ticket, Poe ?

Changement à Chambers Street pour Gravesend Manor.
Le quai se démène au terminus.

De l'escalator attentif monte une douce
Sérénade
De chaussures et de parapluies, les yeux rivés aux chaussures, qui
S'évanouit d'un seul coup quelque part là-haut où les rues
Crèvent sous la pluie... Nouvelles sonneries :
Coudes et leviers, chef de station et porte sifflante.
Tonnerre en-dessous, galvanothermique... La voiture
S'ébranle. La rame, dans un hurlement, dessine une courbe
Avant le plongeon final
Sous la rivière -
Un peu plus vide,
Et comme prise d'un accès de folie, elle fait le gros dos ; et
Disparaît... Dans les coins
Volent des journaux.
Rugissement des fenêtres vides qui se gargarisent de signaux.

Est-ce aussi le Démon qui te ramène à la maison,
Toi l'Italienne, femme de ménage en fichu ?
Après avoir balayé les couloirs, nettoyé les crachoirs -
Maintenant que la caserne désincarnée du ciel est propre et nue,
Ô femme de Gênes, ramènes-tu les yeux et les mains de la mère
Aux enfants et aux cheveux blonds ?

Démon, trappe coquette et féconde !
Dont le rire hideux jaillit comme d'un soufflet
- Ou bien est-ce le massacre étouffé du jour qui vient ? -
Ô sans pitié pour inoculer l'aube au bord de l'eau
Avec des antennes dressées vers des mondes qui brillent et sombrent ; -
Pour nous ramasser à la cuillère plus liquides que la pâte
Voix de la dernière étoile, et emmailloter
Le cordon de la conscience dans le vent ombilical qui plonge,
Au secours ! - juste avant de mourir.

Ô ramassé comme une pièce jaune sous la suie et la fumée,
Tu as cueilli le baiser de notre angoisse ;
Condensé, tu as tout pris - ganglions criards
Bouleversés par la chanson que nous n'avons pas su retenir.

VIII

ATLANTIDE

*La musique est la connaissance de ce qui
dans l'amour est harmonie et système.*

Platon

ATLANTIDE

Entre les torons des câbles tressés, arche
Renversée, virant avec la lumière, vol de cordes, -
La navette des kilomètres embraqués du clair de lune syncope
L'élan murmuré, télépathie de fils.
Sur l'index de la nuit, acier et granite -
Filet transparent - lueur immaculée des traverses -
Des voix sibyllines s'ébrouent, hésitent au bord
Comme si les cordes avaient accouché d'un dieu...

Et dans ce cordage, surfilant à leur appel
L'arc synoptique des marées à leurs pieds -
Leurs bouches labyrinthe de l'histoire
Accusant réception comme si tous les navires en mer
Avaient crié ensemble d'un seul souffle vibrant, -
« Rassemble ton amour - pour tisser ceux dont nous convoyons le chant ! »
- Sur les digues noires, salués par des sons immobiles,
Sept océans répondent avec leur rêve.

Puis, obliquement au-dessus des barres brillantes des porte-avions
De nouveaux octaves enjambent les monolithes jumeaux
Au-delà des caps gelés à qui la lune lègue
Deux mondes de sommeil (Ô torons de l'arche du chant !) -
Au-dessus de la nef de cristal immergée
Les filets de la blanche tempête montent par vagues, encerclent
De terrasses d'argent les espars bourdonnants,
Grenier de vision, gouvernail de palladium des étoiles.

A pic les yeux, comme des mouettes piquées par le givre -
Fendues et propulsées par des nageoires scintillantes de lumière -
Pitonnent leur ascension des hautes silhouettes estompées qui se pressent
De côté, envol de lame sur une lame de tendon
- Lendemain d'autrefois - et rassemblent
Ce monogramme du temps que nul voyageur ne sait lire
Mais qu'à travers les cendres fumantes de l'amour et de la mort
Il cherche, rire sans fin des javelots mythiques.

Comme des saluts, des adieux - là-haut parmi les sequins des planètes
De murmurant marteaux par millions jettent une pâle lueur sur le Bûcher :
Serein et clair dans le long cri d'enclume
Des éons qui frémissent, le silence rive le Troy.
Et toi, tout là-haut - Jason ! Injonction !
Harnachant l'air qui s'accumule !
Course d'argent du réveil, pur appel,
Eole dans une vocifération de rayons ! volant en éclats dans les détroits !

Des golfes qui se déploient, tambours battants,
Grande Vision-du-Voyage, émergeant dans sa tension -
Le Pont, tandis que la nuit monte vers la crête cycloramique
Du jour le plus profond - Ô Choeur, déplaçant le temps
Vers le Verbe multiple que les soleils
Et la synergie des eaux amalgament sans répit, refondu
En myriades de syllabes, - Psaume de Cathay !
Ô Amour, toi le blanc Paradigme répandu... !

Nous avons laissé le havre suspendu dans la nuit -
Les lanternes chatoyantes du port s'estompaient derrière le navire.
Pacifiques ici, au bout du temps, porteurs de blé, -
Les yeux bégayaient dans les transes de la poussière et de l'acier.
Et toujours la frise circulaire, indubitable
De la méditation du ciel, mettant à couple la vague nouvelle
A la vague agenouillée, tandis qu'un chant monte avec ferveur -
La strophe printanière au carillon des cordes immortelles !

Ô Toi Connaissance d'acier dont le bond confie
Les abords agiles au retour de l'alouette ;
Toi qui, d'un cercle de ton lasso, fait chanter
Tous les couples dans une même chrysalide, -
Tu es à la fois le point et l'étalon lumineux des étoiles,
Et l'orgue du destin -
Soupir, son et chair, Timonier dans ce royaume du temps
Où l'amour trace la route.

Alerte carillon de lumière séculaire, Mythe intrinsèque
D'où naquit cette absence d'ombre qui est la pure blessure de la mort, -
Ô gorgé de Rivière - dont l'irisation bat
Dans la purge éclatante et la fabrique de nos veines ;
Avec de blancs escarpements qui dansent dans la lumière
Comme des fondations de larmes, les cités reçoivent en héritage
Les champs mûrs, dont les moissons
Déjà retournent à leur douce tourmente.

A jamais rayonnante Plaie de la Divinité, ô Toi
Dont le cantique désigne la chimie neuve
Qui exalte le commencement et la béatitude, -
Toujours à travers tes câbles aveuglants, pour notre joie,
Jaillit la blanche révélation de ta prophétie :
Toujours à travers le cordage qui s'élançe, enfilade
De pyramides d'argent, le jeune nom de la Divinité
Comme un choeur mouvant d'ailes blanches... s'élève.

Migrations qui se souviennent du vide,
Inventions qui pavent le cœur, -
Indicible Pont vers Toi-même jeté, ô Amour.
Ton pardon pour cette histoire, la plus blanche Fleur,
Ô Toi qui a réponse à tout, - Anémone, -
A présent que tes pétales dispensent les soleils autour de nous, retiens -
(Ô Toi dont j'ai reçu le rayonnement en héritage)
Atlantide, - retiens ton chantre sur les eaux !

Ainsi vers ton Eternelle Présence, au-delà du temps,
Espars rougis d'une étoile tintante
Qui perd son sang d'infini - les cordes orphiques,
Sidérales phalanges, s'élancent et convergent :
- Chant, Pont de Feu ! Est-ce Cathay,
A présent que l'herbe est gorgée de compassion et que l'aigle des arcs-en-ciel
S'enroule sur le serpent dans les feuilles... ?
Antiphonaire de murmures dans les plis de l'azur.

REPERES

INTRODUCTION (Thomas A. Vogler)	janvier 2004
PROEME : AU PONT DE BROOKLYN	juin 1999
I, AVE MARIA	juin 1999
II, FILLE DE POWHATAN	
<i>L'aube sur le port</i>	juin 1999
<i>Van Winkle</i>	décembre 1999
<i>La rivière</i>	juin 2002
<i>La danse</i>	août 2002
<i>Indiana</i>	décembre 2002
III, CUTTY SARK	novembre 1998
IV, CAP HATTERAS	décembre 2002
V, TROIS CHANSONS	janvier 2004
<i>Croix du sud</i>	
<i>Jardin d'hiver national</i>	
<i>Virginie</i>	
VI, COLLINE DES QUAKERS	février 2004
VII, LE TUNNEL	janvier 2004
VIII, ATLANTIDE	janvier 2004